

due ? La télévision s'éteignit sans qu'aucune de nous l'eût effleurée et Lise eut un bref sourire.

Peu après dans la matinée, je partis avec mes deux filles en direction de la gare de Poitiers. Maud et Lise marchaient devant, de leur pas léger. Prise du désir soudain de les toucher l'une et l'autre, je les rattrapai, me glissai entre elles et voulus leur prendre la main. Pendant de nombreuses années, lorsqu'elles étaient petites, je ne pouvais jamais me déplacer qu'ainsi encadrée, pensai-je, Lise à droite, Maud à gauche, et cette contrainte m'était parfois pesante. Je tâtai, de chaque côté, le bas de leur manche, saisis quelque chose que je lâchai aussitôt. C'était une aile, le bout d'une aile d'oiseau sombre. Stupidement, je poussai un petit cri d'effroi. Comme si, alors, elles avaient attendu cet instant pour en finir, Maud et Lise m'écartèrent puis, poussant le sol de leurs bottes, d'un même élan s'envolèrent. Je les vis s'élever lentement dans le ciel de Poitiers, monter bien au-dessus des toits les plus hauts, d'un vol un peu maigre et sec de rapace à l'affût. Un nuage les engloutit, mon regard les perdit pour toujours. Car, parmi tous les oiseaux semblables, jamais je ne saurais reconnaître mes oiseaux, me dis-je, les joues couvertes de larmes.

Revenue chez moi, au lotissement, je passai de longues semaines seule dans notre maison désertée avant qu'un jour mon père se décidât à téléphoner.

– Alors, fillette, quoi de neuf ? dit-il d'une voix nerveuse.

C'était le soir et j'aperçus par la fenêtre le mari d'Isabelle qui rentrait chez lui, dans sa grande maison également dépeuplée.

– Question argent, il faudrait que tu te dépêches, reprit mon père, ça commence à chauffer pour moi. Je ne sais plus trop quoi inventer pour m'en sortir, et comme tu m'as dit que tu avais encore les douze millions intacts, tu comprends, et que, de mon côté, je t'ai promis de rencontrer ta mère comme tu le voulais...

Le mari d'Isabelle avait pris un tel coup de vieux depuis le départ d'Isabelle et de l'enfant que j'avais toujours du mal à le remettre au premier regard. Et pourtant, me disais-je, à chaque fois étonnée, elle lui avait mené la vie dure, et lui n'avait pas semblé se soucier beaucoup du petit Steve, à l'époque.

Maintenant il se traînait, honteux et désespéré, évitait les rencontres, ne saluait plus, enfin n'était plus personne dans notre quartier et se laissait oublier, même si l'ombre de ce qu'il avait été,

comme ce soir-là, rôdait encore à des heures régulières.

– Eh bien, dis-je à mon père, le cœur battant, il n'est pas question que tu échappes à ta promesse, j'espère. Je te rappelle que c'est dans trois semaines.

– Et je te rappelle, moi, que tu ne m'as toujours pas rendu l'argent.

– Bon, tu vas l'avoir très bientôt, c'est entendu, fis-je d'une voix rassurante. Tu ne me demandes pas comment vont Pierrot et les filles ?

– Tiens, comment vont-ils ?

Mon père se forçait à l'enjouement, mais je le sentais tendu et désireux de raccrocher au plus vite. Je songeai que ce qu'il avait entrevu de Maud et Lise, lors de notre visite précédente, l'avait peut-être convaincu de nous garder, dorénavant, à l'écart de sa nouvelle vie, encore qu'il fût possible qu'il n'ait pas cru à ce qu'il avait vu.

– Tout le monde va très bien, répondis-je, et pour Maman, tu sais, je suis sûre que son Robert ne fait pas le poids à côté de toi. Tu lui manques beaucoup.

– Moi, ne put s'empêcher de dire mon nouveau père, j'ai des consolations de mon côté et je peux t'assurer qu'elles font le poids.

– A bientôt, je t'envoierai ton billet de train, criaï-je, en colère.

Puis, toujours émue, je fermai les rideaux et m'assis sur notre beau canapé afin de tenter une nouvelle fois de voir Pierrot. Je m'y essayais en vain depuis mon retour de Poitiers, ne distinguant que les contours de son visage, pas même ses traits, et rien autour qui m'aurait permis de deviner où il se trouvait. Il me semblait chaque jour que mon talent s'étiolait un peu plus – en quoi, me demandais-je alors, n'étais-je pas faite pour être une bonne sorcière ? Et-ce que je manquais de volonté, de fureur et de rage ? Il me manquait par trop, me disais-je, le goût du pouvoir et le dégoût de la fatalité. Ce soir-là, pourtant, comme je venais de parler à mon père méconnaissable et qu'une certaine irritation tardait à me quitter, la figure de Pierrot se détacha nettement. Je la trouvai légèrement empâtée, les joues noircies d'un peu de barbe, adoucie, reposée. Les yeux de Pierrot fixaient la route devant lui, il conduisait calmement. Je songeais à ce que m'avait raconté sa maman mais je devais bien constater que Pierrot, en cet instant, avait l'air paisible et serein, plus tranquille que je ne l'avais jamais vu. Sa voiture pénétra dans une agglomération et, à la lueur des

phares, le panneau m'apparut fugitivement : BOURGES. Puis je suivis Pierrot vers un groupe d'immeubles, à quelques minutes du panneau que j'avais vu, il gara la voiture, descendit, marcha placidement vers l'entrée du bâtiment le plus proche, en père de famille qui rentre chez lui comme chaque soir depuis des années. Il poussa la porte vitrée et ma vision s'interrompit. Je demeurai un long moment sur notre canapé, sans prendre la peine d'essuyer mes joues, me demandant si Pierrot était blâmable de nous avoir abandonnées, si Maud et Lise étaient blâmables de m'avoir faussé compagnie, si j'étais blâmable, moi, d'avoir laissé en plan la maman de Pierrot. Mais qu'aurais-je pu faire ? Et Pierrot, qu'aurait-il pu faire d'autre que de s'éloigner de nous, auprès de qui il avait été toujours comme un expatrié contraint et fulminant ? Immobile dans l'obscurité, je guettais un bruit d'ailes, le tac-tac d'un bec au carreau. J'attendais vaguement le retour de mes oiseaux, comprenant pourtant que leur choix était fait. Mais je tendais l'oreille. Qui sait ? me disais-je, transie de peine et de mélancolie.

Le lendemain, je pris le train pour Bourges, confuse et gênée de sembler pourchasser Pierrot mais ne voyant pas d'autre moyen de remettre la

main sur l'argent de mon père. Je parcourus à pied les quelques kilomètres qui séparaient la gare de la cité où j'avais vu Pierrot arriver, la veille, comme chez lui. Et, après avoir traversé de vastes zones de magasins et d'entrepôts aux noms souvent identiques à ceux de notre petite ville, au point qu'à un moment la tête me tourna et que je me demandai si j'étais bien à Bourges et non plus chez nous, je m'arrêtai, épuisée, devant le premier bloc d'immeubles du quartier de Pierrot. Déjà la nuit tombait, les voitures filaient sur la route à quatre voies qui séparaient ces faubourgs du secteur tout illuminé des supermarchés. Je contemplai un instant le nouveau lieu d'habitation de mon mari, un long bâtiment sans balcons, aux fenêtres minuscules dont les vitres de certaines étaient remplacées par des bouts de plastique flottants. Un petit vent froid soufflait sur Bourges (mais qu'est-ce que c'était que Bourges ? Je n'en savais rien – d'ailleurs, étais-je bien à Bourges ?) et le vacarme de la route me faisait trembler de haut en bas. Je reconnus soudain sur le parking la voiture de Pierrot, immatriculée dans notre département. Et lui qui, depuis que je le connaissais, avait toujours pris un soin extrême de ses voitures successives, avait laissé celle-ci se maculer de poussière, de boue